

## Rothschild (suite)

“ Auditeur silencieux et solitaire du formidable arrêt des destinées, nous aurions été moins ému si nous eussions été dans la mêlée : le péril, le feu, la cohue de la mort ne nous auraient pas laissé le temps de méditer ; mais, seul sous un arbre, dans la campagne de Gand, comme le berger des troupeaux qui paissaient autour de nous, le poids des réflexions nous accablait. Quel était ce combat ? Était-il définitif ? Napoléon était-il là en personne ? Le monde, comme la robe du Christ, était-il jeté au sort ? Succès ou revers de l'une ou l'autre armée, quelle serait la conséquence de l'évènement pour les peuples, liberté ou esclavage ? Mais quel sang coulait ? Chaque bruit parvenu à notre oreille n'était-il pas le dernier soupir d'un Français ? Était-ce un nouveau Crécy, un nouveau Poitiers, un nouveau d'Azincourt dont allaient jouir les plus implacables ennemis de la France ? S'ils triomphaient, notre gloire n'était-elle pas perdue ? Si Napoléon l'emportait, que devenait la liberté ? ”

Napoléon était bien là en personne. Il avait confié de nouveau sa fortune aux champs de bataille, pour y acquérir le droit de tout pouvoir à son gré. Les souverains, réunis à Vienne, avaient mis sa tête à prix, comme aux temps barbares, en la taxant à deux millions. Trois armées, dont l'effectif devait dépasser 800 000 hommes, s'étaient mises en marche pour l'écraser sous leurs poids : les Anglais, sous les ordres de Wellington ; les Autrichiens, commandés par Schevartzenberg ; les Prussiens, par Blücher. Mais Napoléon était encore le génie des batailles, il venait d'infliger des pertes énormes à Blücher en avant de Fleurus, au village de Ligny ; et quarante-huit heures après, aigle au dernier vol impétueux, il attaquait Wellington au Mont-Saint-Jean, près de Waterloo.

Mais l'aigle était également sa vieille garde. A l'encontre des souverains qui l'avaient exclu d'une manière aussi étrange des lois de l'humanité en mettant sa tête à prix, ses soldats ne pensaient plus qu'à verser une dernière fois leur sang pour le défendre. A son retour de l'île d'Elbe, il leur dit, en leur rendant leurs aigles, et en présentant le petit bataillon qui l'avait suivi dans l'île d'Elbe : “ Voici les officiers du bataillon qui m'a accompagné dans mon malheur ; ils sont tous mes amis ils étaient chers à mon cœur. Toutes les fois que je les voyais.